

## **Les Français et les soldats canadiens en France, 1944**

Colonel Serge Laroche

La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale : mythes et réalités

Volume 3, Number 3-4, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063474ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063474ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique  
Septentrion

### ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Laroche, C. (1995). Les Français et les soldats canadiens en France, 1944. *Bulletin d'histoire politique*, 3(3-4), 73–85. <https://doi.org/10.7202/1063474ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

## LES FRANÇAIS ET LES SOLDATS CANADIENS EN FRANCE, 1944

Colonel Serge Laroche

*Institut d'histoire militaire comparée, Paris*

Évoquer comment, en France en 1944, a été ressentie par les Français l'action des Canadiens, et singulièrement des Canadiens français, n'est pas chose aisée et semble relever autant de la psychologie que de l'histoire. Il faut avant tout savoir qui, en France, a été au courant de cette action, de près ou de loin, car tous les Français, au moment des faits, n'en ont pas eu connaissance.

Quelle est en effet, au moment du débarquement du 6 juin 1944, la situation de ces derniers? Le territoire français est occupé par les Allemands, une bonne part depuis 1940, certaines régions ayant même un statut particulièrement sévère comme les zones interdites et les côtes, sans parler de l'Alsace et de la Lorraine annexées; depuis la fin de 1942 la zone dite libre est occupée. Certains réfugiés de la zone occupée sont encore repliés dans ce qui fut la zone libre. Du fait des bombardements des villes par les Alliés, certains citadins ont été évacués dans les campagnes environnantes: c'est le cas de la population de Dunkerque, soit les trois quarts des 12 000 habitants revenus après le drame de mai 1940, qui a été évacuée à partir de février 1944; celle de Rouen qui l'a été en partie après les bombardements du 12 avril 1944 et de mai 1944. D'ailleurs la grande semaine de bombardements contre les voies ferrées de France a débuté le 6 mars et touché entre autres Lens, Creil, Le Mans, Paris, Lyon, Nantes, Bordeaux ..., entraînant le départ de nombreux citadins. En juin 1944 plusieurs provinces françaises, notamment dans le Centre et le Sud-Ouest, sont dans un isolement total: isolement né des exigences allemandes qui empêchent toute circulation hors des villes, certaines d'ailleurs pratiquement assiégées par les maquis, mais surtout isolement né de l'interruption des communications téléphoniques et ferroviaires qui font que les informations sont diffusées avec lenteur et comportent des erreurs.

Et puis il faut dire que si, globalement, les Français attendent le débarquement et sont convaincus de la défaite allemande, ils souhaitent qu'il n'ait

pas lieu «dans leur coin». Lasse de l'occupation, la population française appréhende une bataille qui causerait de nouvelles destructions s'ajoutant à celles du printemps 1940 et des bombardements aériens qui, vers la Pentecôte 1944, transforment des milliers de Français en torches hurlantes et les ensevelissent sous des tonnes de pierres. Elle souhaite une libération, sinon sans risque, du moins comportant le minimum de risques. En particulier la population de la zone côtière, menacée d'évacuation par les Allemands, manifestait une vive inquiétude à la pensée qu'un débarquement pourrait la concerner directement.

Du reste, la population française n'est pas toujours au courant de la situation des Alliés et des Allemands. Tous les Français n'écoutent pas ou n'entendent pas la radio de Londres qui, d'ailleurs, pour des raisons de propagande et psychologiques, est loin de dire toujours la vérité. La propagande allemande est particulièrement active. Quelques privilégiés de l'Est de la France sont bien informés grâce à la radio suisse.

Si le 6 juin 1944 la population française attend depuis deux ou trois mois un débarquement allié et sa libération, tous les Français ne ressentent pas la chose de la même manière. Leur première préoccupation est le ravitaillement, le reste vient après. Certains Français se tiennent coi, de peur que leur attitude n'entraîne des représailles de la part des Allemands sur les membres de leur famille qui sont prisonniers, et ils sont nombreux; certains autres, réfractaires au Service du Travail Obligatoire, se cachent dans le maquis par exemple. D'autres Français font partie des organisations de résistance, des réseaux de renseignements, au maquis, et ont également intérêt à ne pas se manifester. Certes les Français sauront qu'un débarquement a eu lieu en Normandie, mais ils en ignorent pour une bonne part les péripéties et les particularités.

Il faut penser, par exemple, que si les Canadiens combattent en France du 6 juin à la fin du mois de septembre, le territoire français ne sera libéré que très lentement: le débarquement sur les côtes de Provence n'a lieu que le 15 août, Limoges n'est libérée que le 19 août, Toulouse le 20 août, Avignon le 23 août, Clermont-Ferrand le 25 août, Paris le 25 août, Vichy le 26 août, Bordeaux le 28 août, Lyon le 3 septembre, Dijon le 11 septembre. Ne parlons pas des régions de l'est de la France et de Strasbourg libérée le 23 novembre. Paradoxalement, alors que la capitale belge, Bruxelles, est libérée début septembre, le Havre ne sera que le 11, Boulogne le 22, Calais le 30. Pour mémoire resteront aux mains des Allemands jusqu'en avril 1945 Royan, Lorient, Saint-Nazaire, Dunkerque, et, pour terminer, La Rochelle jusqu'au 8 mai 1945.

Dès lors la véritable perception de l'action des Canadiens se restreint singulièrement et se limite, au moins au moment des faits car après il en sera différemment, aux spectateurs, c'est-à-dire aux Normands et aux Picards. Certes, il y a bien eu des Canadiens dans des maquis, mais ils sont en nombre infime et le gros de la population ignore bien évidemment ce qu'il en est. C'est ainsi qu'à partir de 1942, plusieurs Canadiens français du Régiment de Maisonneuve se porteront volontaires pour aider la Résistance française. Le 25 novembre 1942, le major Bieler, né en France de parents suisses, est parachuté dans la région de Montargis (100 km au sud de Paris). Considéré comme un héros par les Français, il sera arrêté par la Gestapo en 1944, transféré en Allemagne à Flossenbourg où il sera fusillé; les Allemands formeront une haie d'honneur à ses obsèques. Le maquis d'Anost, dans le Morvan, a reçu également plusieurs Canadiens qui, aux dires de leurs camarades français, ont perdu leur accent d'origine pour prendre l'accent morvandiau! Le 6 août 1944, le capitaine Bigeard, futur célèbre colonel et général Bigeard, est parachuté aux environs de Foix, dans le Sud-Ouest de la France, avec un radio canadien, John Deller. Par ailleurs, des aviateurs canadiens, abattus par la chasse ou la D.C.A. allemandes, furent recueillis par des Français et acheminés sur l'Espagne.

Revenons donc aux Français qui ont effectivement vu les soldats canadiens: ce sont les Normands et les Picards. Le caractère exceptionnel de la bataille de Normandie est qu'elle s'est déroulée au milieu de la population civile. Les Normands ont donc vécu cette période de très durs combats pendant laquelle les Alliés ont progressé très peu et très difficilement, ou sont restés sur place, ou même ont reculé. Par contre, une fois les combats portés au delà de la Seine, les Picards n'ont guère assisté qu'à un passage très rapide des troupes canadiennes en direction de la Belgique et de la Hollande, une sorte de course-poursuite sur les routes de France, alors que les Allemands n'étaient plus en mesure de résister efficacement. La période «normande» va ainsi du 6 juin à fin août, la période «picarde» de fin août au 30 septembre.

Il nous faut, bien entendu, pour apprécier la qualité plus ou moins grande de l'accueil, tenir compte du caractère propre de l'accueillant et de celui du Canadien accueilli qui peut être souriant ou rébarbatif, ou méfiant comme on lui a appris à l'être à l'égard de personnes qui pourraient être des agents de l'ennemi. Ainsi des soldats de la compagnie B du 1<sup>er</sup> bataillon canadien de parachutistes tombent-ils près de la ferme de Lalonde. Deux paysans se précipitent vers eux, les mains tendues, mais les Canadiens sont très réticents, ils se méfient! c'est normal. Ils crurent ainsi parfois avoir

affaire à des Allemands ou à leurs séides et accueillirent leurs interlocuteurs à coups de fusils.

Mlle Duquesnel, de Bénv-sur-Mer, pourra dire: les Canadiens étaient persuadés qu'il y avait des Allemands partout, alors qu'ils avaient fui. Bien qu'ayant constaté le contraire, ils prirent néanmoins quelques habitants comme otages, dont le maire, M. Marie, parce que deux ou trois de leurs soldats avaient été tués, disant: «Nous agissons ainsi par mesure de prudence...» D'autres éléments joueront sur l'accueil selon que les rencontres auront lieu dans la campagne, dans les grandes villes bombardées ou dans des localités épargnées.

Le 6 juin, c'est la surprise du côté des Normands! Quelques jours après, ce sera plutôt l'attente, et on attendra des Canadiens! Car, même au milieu de la tourmente et malgré les obstacles mis par les Allemands, la population civile arrivera à être quelque peu au courant.

Les Normands qui, le 6 juin, sont persuadés qu'il s'agit bien du débarquement et non d'un petit coup de main, qui attendent-ils? Dans l'ensemble, des Américains, car le débarquement, dans l'opinion générale, ce sont les Américains. Or, dans le secteur de la 3<sup>e</sup> division d'infanterie canadienne, que voient-ils? Des soldats au casque plat, donc des Anglais. Mais, à Bernières-sur-Mer, ces soldats au casque plat chantent «J'irai revoir ma Normandie»!: ce sont des Canadiens. Et le Régiment de la Chaudière témoigne: «Le Régiment de la Chaudière commença à débarquer à Bernières vers 8 h 30 du matin. Il traversa ensuite le village malgré la résistance ennemie et se rassembla dans la zone boisée qui borde le village au sud. Les gens de Bernières étaient surpris et enchantés d'être délivrés par des hommes qui parlaient leur langue. Les Français sont assez accueillants et beaucoup nous acclament au milieu des ruines de leurs maisons».

À Bernières, M. et Mme Martin courent au-devant de soldats qui parlent anglais. Ce sont des Anglais. Le sergent Friller les fait prisonniers, les place à côté d'Allemands auxquels il donne cigarettes et chocolats. Alors des Canadiens du Régiment de la Chaudière s'inquiètent, s'approchent et l'un dit: «Ah! les vaches, ils vous ont mis dans l'mitan!». Et le sergent Rosaire Gagnon ajoute: «Si vous écoutez les Anglais, vous serez encore auprès de ce puits au prochain débarquement. Je vous prends sous ma responsabilité. Rentrez chez vous et mettez-vous donc à l'abri sans vous occuper d'eux».

À Bernières encore, M. Casson interpelle les soldats en anglais. Réponse: «Je n'sommes pas des Anglais mais des Canadiens français». Gaston Godin, à proximité, s'écrie: «Vous êtes donc des Français?» «Non,

nous sommes des Canadiens français». «Eh bien! Laisse-moi te serrer la main». «Je n'ai pas le temps, je cherche les Boches. Rentrez donc dans votre maison». Gaston Godin rejoint son logis, fort désappointé. Mais il sera plus tard, et pendant dix ans, le premier gardien du cimetière canadien de Bénvy-Reviers.

C'est une entrée presque triomphale que fait le Régiment de la Chaudière dans Bernières. Sur l'épaule des soldats qui parlent leur langue, les habitants peuvent lire: «Canada» et en-dessous «Le Régiment de la Chaudière». La fusillade ayant cessé, la population offre des fleurs et des boissons.

Le major C.R. Lamouroux, officier de liaison du régiment, écrira plus tard: «Mon véhicule ... s'arrête dans une rue de Bernières. Les Français sont en fête. La journée de leur liberté est enfin arrivée. À les voir, on ne dirait pas qu'une bataille acharnée se déroule tout près de leur patelin ... Je vois des trous béants dans les murs de plusieurs maisons. ... Cependant une joie extrême règne partout ...».

Un soldat chante: «J'irai revoir ma Normandie». Un Bernierais l'interpelle: «Vous êtes un soldat du général de Gaulle?». «Non pas, répond le chanteur, je suis un Québécois».

Le Regina Rifles traverse, quant à lui, Courseulles-sur-Mer; le 7 juin il s'empare de Bretteville-l'Orgueilleuse où il recevra de la population civile «A very friendly reception». Les habitants, effectivement, accueillent les libérateurs avec enthousiasme: «Déjà nous recevons conserves et biscuits, bonbons pour les enfants, cigarettes pour les fumeurs ... Et les braves équipages des tanks qui, eux, vont à la victoire, et pour beaucoup à la mort, nous sourient avec gravité», écrira l'instituteur, M. Mériel. L'abbé Blin, quant à lui, dira aux premiers soldats rencontrés: «Vous parlez admirablement notre langue». «Évidemment, nous sommes des Canadiens». Il ressent alors un choc, car il est natif de Honfleur, que les Normands considèrent comme la «mère spirituelle» de Québec. Sa servante, elle, apercevant les soldats aux casques empanachés de feuillages, s'était écriée: «Qu'est-ce que c'est que ces Apaches-là !».

Le 6 juin, vers 16 heures, le maire de Tailleville, M. Pierre, crie à un soldat vêtu de kaki: «You are English?». L'homme se retourne, le toise et réplique: «Moi Français, Canadien français!». M. Pierre pensa qu'il allait s'effondrer de joie.

Monsieur Triboulet, qui fut premier sous-préfet de la France libérée et plus tard ministre du général de Gaulle, réside alors à Sainte-Croix-Grand-Tonne. Le 7 juin, à 6 heures du matin, sa fille, ouvrant les persiennes, lui

crie: «Papa, papa, voilà les soldats anglais!». On aperçoit en effet des casques plats. C'étaient des Canadiens du Winnipeg Rifles! Les soldats parlaient anglais mais certains l'ont hélé en français.

Le 11 juin, lorsque les Reginas traversent Rots, un civil dit aux soldats: «Do you need anything?». La réponse ne se fait pas attendre: «Mais M'sieur, j'parlons français, j'm'appelle Dubois. Tenez, voilà des bonbons pour les enfants.»

À Sainte-Croix-sur-Mer, la population fête les soldats auxquels elle doit sa délivrance. «De vieilles bouteilles sortaient de derrière les fagots. On s'embrassait, on pleurait de bonheur.»

À Colombiers-sur-Seulle, un témoin écrit: «Des contacts très amicaux furent établis entre la population et les libérateurs. On trinqua et on échangea cidre bouché, cigarettes et chocolat le plus gaiement du monde. Nous trinquions avec les Canadiens français en évoquant nos aïeux communs normands et bretons. Nos cousins d'outre-atlantique proclamaient leur joie «de respirer le bon air des ancêtres». Ils se plaisaient à répéter leur devise: «Aime Dieu, va ton chemin». Vingt-cinq ans après, celui qui s'exprimait ainsi peut observer que, dans la maison utilisée par les Canadiens comme prison militaire, étaient encore visibles des dessins suggestifs et n'ayant rien de militaire, œuvre des hôtes momentanés de cette maison. La population avait tenu à les conserver comme souvenir de l'époque la plus émouvante de son histoire.

Les premiers Canadiens arrivent à Fontaine-Henry vers 17 heures 30. Un témoin écrit: «Arrivent les premiers Canadiens, barbouillés de noir, trempés jusqu'au ventre depuis le matin du débarquement. Mais alors, quelle joie, quel délire! Nous les embrassions et quelle surprise surtout lorsqu'ils s'adressaient à nous en français». La joie est aussi réciproque. M. Suret salue le 9 juin un soldat en faction, celui-ci répond: «Enfin j'entends parler français! C'est la première fois depuis que je suis en Normandie.» Il était Canadien français et se nommait Fizot.

Découvrant la Normandie, les Canadiens découvrent également le «calvados». Un soldat de la compagnie du major Fernand L'Espérance, du Régiment de la Chaudière, en trouve une barrique, en boit un peu trop et s'écrie: «Voilà de l'étoffe qui fait honte au caribou que l'on buvait au Québec».

Un journaliste anglais, Watson, débarqué avec les troupes, décrira immédiatement l'enthousiasme de la population de Bayeux, mais là il faut bien préciser que le débarquement n'a causé aucun dommage à la ville.

Le 7 juin, à Bretteville-l'Orgueilleuse, les habitants accourent avec des

fleurs, sautent au cou des soldats, les embrassent: «Dame, nous sommes les Français de l'aut'bord», dit un soldat. Et le garde du corps du colonel des Reginas dit à un civil: «Bonjour Monsieur, je m'appelle Prosper Larivière et je suis cultivateur en Saskatchewan» .

Les Normands en général aident les soldats canadiens sans réticence et au péril de leur vie.

Dans la nuit du 5 au 6 juin à Bavent atterrit un planeur dans le jardin de M. Georges Lemarchand qui accueille les parachutistes canadiens en leur disant: «Depuis si longtemps que nous vous attendons, vous voilà enfin arrivés!» Certains éléments des Compagnies B et C du 1<sup>er</sup> bataillon canadien de parachutistes étant rassemblés dans leur ferme, les époux Eve vont les diriger sur leurs objectifs: Madame Eve conduit la Compagnie B sur le pont de Robehomme, Monsieur Eve, la Compagnie C sur le pont de Varaville. Les Allemands, réapparus le 8 juin dans les rues de Robehomme n'eurent heureusement pas vent de la conduite des époux Eve.

Le 19 juillet, à Cormelles, chez Mme Bourault, une patrouille canadienne arrive presque en même temps que les S. S. Mme Bourault fait cacher les Canadiens dans une petite cave sous le tapis de la salle; elle reste debout sur la trappe pendant que les S.S. fouillent et repartent bredouilles.

Le 5 août, le Black Watch doit s'emparer de May-sur-Orne. Un Canadien fait prisonnier est transféré au camp de prisonniers de Ronai. Pendant le trajet il s'échappe, trouve refuge à l'entrée de Merri dans une ferme où une jeune fille lui apporte des vêtements civils. Une fourche sur l'épaule, il traverse la cour pleine d'Allemands. Il est sauvé.

L'aide aux alliés est parfois mortelle. Dans la nuit du 6 juin, Monsieur et Madame Vermughen, de Cabourg, recueillent dans leur ferme de la Bergerie 22 parachutistes alliés et les aident pendant plusieurs jours. Les Allemands, mis au courant, réunissent à la ferme M. Vermughen, M. Duval, garagiste, l'abbé Leclerc, vicaire de Dives-sur-Mer, et 18 autres Français, les exécutent et brûlent la ferme.

Si la première surprise est donc de s'apercevoir que l'on a affaire à des Canadiens, la seconde est de constater que, au contraire des Allemands harassés qui font déjà figure de vaincus, les Canadiens sont calmes et particulièrement bien équipés, ce qui leur donne une image de vainqueurs: l'émerveillement est général devant leur matériel, véhicules, postes de radio portatifs... et devant leur équipement: tenues de combat, rations alimentaires...

Dans la campagne, au milieu des combats, la population civile a beaucoup souffert, et bombes et obus ont blessé et tué pêle-mêle civils et militaires.



Mais la situation a été dramatique dans les villes. Tout le centre de Caen a été ravagé par les bombes et les incendies entre le déluge de bombes du 6 juin et le terrible bombardement du 7 juillet. Il y a de 3 à 5 000 morts, on ne connaîtra jamais le chiffre exact. Les habitants n'ont que très partiellement répondu aux ordres d'évacuation, car où aller, et ils sont encore une quinzaine de mille quand les Canadiens entrent dans la ville le 9 juillet.

Le matin, les Novas libèrent d'abord Venoix. Les habitants vont à eux avec fleurs, baisers et bouteilles. Le Highland, quant à lui, arrive à la Maladrerie, faubourg de Caen. Le père Louvet achève la messe dans la chapelle du petit séminaire. Au dehors, des cris: «Les Canadiens! Les Canadiens!». Vers 14 heures, les premiers soldats sont arrivés à l'abbatiale Saint-Etienne, un Canadien monte sur l'orgue du chœur pour annoncer que le gros des forces arrive. Et le journal «Liberté» relatara dans son premier numéro: «Un quart d'heure après, le gros des forces canadiennes débouche. Infanterie, blindés, antichars, tous plus fêtés les uns que les autres, décorés de fleurs, ovationnés, embrassés, entourés de toute une foule en liesse qui, en un instant, a oublié toutes ses fatigues, ses misères, ses deuils et qui peut se permettre de respirer enfin! «Oh, excusez-nous, monsieur le colonel du premier régiment canadien entré chez nous, vous aviez donné l'ordre de ne pas circuler dans les rues avant 17 h 30. Je ne crois pas qu'on vous ait beaucoup obéi... Mais vous savez, on vous attendait depuis si longtemps!» Oui, les habitants attendaient depuis le 6 juin.

Dans l'«Histoire officielle de l'armée canadienne dans la seconde guerre mondiale» le colonel Stacey a écrit: «En dépit de cette terrible épreuve (il s'agit des bombardements des 6 et 7 juillet qui avaient totalement anéanti le centre de la ville), l'accueil réservé par la population de Caen à ses libérateurs toucha profondément nos troupes. Les Caennais semblaient particulièrement heureux que les Canadiens aient participé à la libération de leur ville. Voici ce que disent les historiens de Caen des événements du 9 juillet: «A 14 h 30 enfin, les premiers Canadiens arrivent place Fontette en tirailleurs, longeant les murs, fusils ou mitraillettes prêts à tirer. Tout Caen se trouve dans la rue pour les recevoir. Ce sont les Canadiens, de tous les Alliés les plus près de nous, beaucoup parlent français. La joie est grande mais discrète. On nous a reproché, ou plutôt ceux qui considéraient la bataille de Normandie comme une promenade militaire nous ont reproché de ne pas nous être jetés au cou de nos libérateurs. Ils perdent de vue, ceux-là, le chemin de croix que nous suivions depuis le 6 juin.» Aucune unité canadienne n'a signalé de manque d'enthousiasme de la part de la

population: dans son rapport sur la situation ce jour-là, le 1<sup>er</sup> corps d'armée note: «Les habitants accueillent chaleureusement les Alliés ». La population de Caen avait souffert, ses libérateurs aussi ... Aucun régiment ne fut plus durement atteint que le Highland Light Infantry of Canada, le 8 juillet.

Les combats de Normandie sont durs pour tous et expliquent certaines réactions de populations.

L'abbé Launay témoigne ainsi à la suite des combats du 19 août vers Trun: «De quelque côté qu'on porte ses regards sur le champ de bataille, le spectacle est affreux. Silence de mort sur nos villages. Plus de bétail dans les herbages. Plus de volailles dans les cours. Plus de feuilles aux arbres. L'herbe elle-même a disparu sous une couche de poussière. Il n'y a plus de vie. La guerre a semé la désolation sur nos terres. Les Alliés sont là. Aucune manifestation tapageuse n'entoure leur arrivée. On les accueille avec joie. Mais dans une allégresse contenue. Trop de deuils, trop de ruines pour fêter bruyamment la libération! Le coup a été dur. Les cloches sont muettes. La population se recueille sur ses morts».

À Vimoutiers libérée le 21 août après que le Régiment de Maisonneuve ait nettoyé Camembert, le docteur Boulard témoigne: «10 heures, un grand cri: ils sont arrivés, ils sont chez Blondeau! Des Canadiens, des Canadiens français! Pour les Vimonastériens encore éprouvés par l'écrasement de leur ville sous les bombes américaines le 14 juin, il est heureux d'avoir à saluer les Canadiens après cette nuit passée dans les tranchées, dans les boves, dans les tunnels. Les obus, sans arrêt, ont sifflé. Les éclatements ont labouré, ébranlé notre sol. Ce matin le feu a cessé. Calme absolu. Pour la première fois depuis le 6 juin. Aucun bruit, aucun convoi allemand dans notre hameau. 10 heures, c'est la liberté».

Un des aspects les plus mémorables des journées en direction de la Seine fut l'accueil tumultueux et cordial des populations libérées. Ainsi l'historien de la 10<sup>e</sup> brigade a-t-il pu écrire: «Pourrons-nous jamais oublier Bernay? Bernay dont les citoyens se tenaient sur notre passage du matin jusqu'au soir, tantôt sous la pluie abondante, tantôt sous le brûlant soleil du mois d'août, Bernay où l'on ne se lassait pas d'acclamer nos troupes, de lancer des fleurs, d'offrir des fruits et de servir les meilleurs vins et spiritueux à nos soldats durant les haltes...» La réception fut la même dans toutes les villes et tous les hameaux. C'était à émouvoir même le soldat le plus endurci.

Le franchissement de la Seine commence le 26 août, lendemain de la libération de Paris; débute alors la poursuite de l'armée allemande.

L'infanterie canadienne a subi beaucoup plus de pertes que prévu: les plus touchées sont les unités de langue française: Fusiliers Mont Royal.

La première grande ville libérée sera Rouen, le 30 août, Rouen qui a subi 16 bombardements du 19 avril au 27 août faisant plus de 800 morts. Le 25 août, sont particulièrement bombardés les véhicules et matériels allemands que l'on essaie de faire passer au delà de la Seine. Le spectacle est horrible. L'optimisme de la libération entrevue s'effondre au fur et à mesure des bombardements. Quelle souffrance lorsque des parents retirent des décombres leurs enfants morts et affreusement mutilés!

La population montra, malgré tout cela, son enthousiasme à ses libérateurs. Le colonel Stacey écrit ainsi: «Là encore, tout comme pendant leur avance vers la Seine, nos colonnes reçurent un accueil extraordinaire de la part de la population française. Le bombardement aérien violent dont Rouen avait souffert n'empêcha pas sa population de nous accueillir avec une chaleur dont on se souvient longtemps. Lorsque le commandant de la 9<sup>e</sup> brigade d'infanterie entra dans la ville, le 30 août, son auto de reconnaissance devint bientôt «à tel point ornée de fleurs qu'elle ressemblait beaucoup plus à un char de carnaval qu'à un véhicule de guerre». Dans les villes plus petites et dans la jolie campagne au delà de Rouen, l'accueil fut le même. Et le même enthousiasme se maintint après que les premières troupes eurent passé. «Le 31 août les Black Watch furent ralentis et même stoppés par les applaudissements des civils.»

Le 1<sup>er</sup> septembre, la 2<sup>e</sup> division d'infanterie canadienne retournait à Dieppe où elle avait versé tant de sang le 18 août 1942. Lorsque les premiers véhicules du 8<sup>e</sup> régiment de reconnaissance atteignirent la ville, les Allemands l'avaient quittée la veille. La population fit, dans la journée, un accueil délirant au gros de la division.

Le 9 septembre, les troupes anglo-américano-canadiennes entrent au Havre qui a subi de monstrueux bombardements, notamment le 5, alors qu'il n'y avait qu'une poignée d'Allemands. Dix mille cinq cents foyers havrais ont été détruits au cours de cette seule semaine de septembre et 2 500 Havrais tués. À leur arrivée, les soldats se sont quelque peu étonnés de la réserve des habitants, mais ils ont vu et ont compris.

L'épopée canadienne se termine en France avec la libération de Boulogne et de Wimereux le 22 septembre, et celle de Calais le 30. Ces villes terriblement bombardées ne sont que des monceaux de ruines. Parlant de Wimereux, le journal de guerre du 3<sup>e</sup> régiment antichars note cependant: «La population leur fit un chaleureux accueil» (aux North Nova Scotia Highlanders).

L'enthousiasme que nous venons de décrire ne fut pas exempt de quelques fausses notes; cela n'est pas une chose extraordinaire. Les soldats français du commando n° 4 parlent ainsi, le 6 juin, des premiers Français qu'ils libèrent: «Ils sortent d'une cave, abrutis par quarante-huit heures de bombardement. Nous les entourons, terriblement émus... Nous pensions les voir exploser de joie. Pas du tout, ils sont mécontents et demandent avec impatience quand finira tout ce chambard...» Les Français de la 2<sup>e</sup> Division blindée seront déçus par des Normands «bien gras et bien rougeauds», paysans quelque peu enrichis grâce à l'armée allemande. Le 20 août, les Essex Scottish s'installent à Livarot dans la cour d'un château dont «les occupants ne semblent pas particulièrement heureux de les voir».

Il faut comprendre la réalité de la Normandie assassinée: cathédrales mutilées, maisons écrasées, pommiers coupés, champs minés et bouleversés par des trous individuels allemands (15 000 pour la commune de Saint-Pierre-de-Sémilly). Presque aucune commune normande n'a été épargnée. Les villages ont subi le même sort que ceux qui furent rayés de la carte autour de Verdun: 80 maisons détruites sur 81 au Mesnil-Rouxalin, 1 200 sinistrés sur les 1 852 habitants de Torigny-sur-Vire; sur 2 504 logements du canton de Bourguébus, 67 seulement sont intacts. Saint-Lô, détruite à 95 %, ne verra la fin de sa reconstruction que dans les derniers jours de 1989.

Si l'accueil des Canadiens a été dans l'ensemble particulièrement enthousiaste, la reconnaissance des populations libérées va se manifester plus tard dans toute son ampleur quand les circonstances tragiques de la bataille se seront un peu estompées. Partout dans les villes et les villages, plaques et monuments rappellent les moments difficiles, les moments de joie: Courseulles, Bernières, Saint-Aubin-sur-Mer, Bavent, Villons-les-Buissons, Buron-Saint-Contest, Bény-sur-Mer, Authie, Caen, Dieppe, etc. Des hôtels, des rues, des places ont pris le nom de régiments et de soldats. À Bernières, l'Hôtel de la Plage devient l'Hôtel de la Chaudière et la rue qui pénètre dans le village prend le nom de «Régiment de la Chaudière».

À proximité de ce village se trouve le Fief Pelloquin, habité par la famille Hettier de Boislambert. Le 6 juin, vers 8 heures, M. de Boislambert s'écrie: «Les Canadiens sont là!» Bientôt sont réunis dans le parc le colonel Paul Mathieu, le major Hugues Lapointe, le major L'Espérance et quelques officiers. Le lieutenant Lapierre vient d'être tué dans le chemin à côté. Un officier dit à Madame de Boislambert: «Madame, vous ne pouvez être la marraine de chacun d'entre nous. Alors soyez la marraine du Régiment de la Chaudière». Les Canadiens revinrent à Bernières après l'armistice. L'accueil de la population fut délirant. Le major Yves Gosselin remit une feuille d'érable en or à Madame de Boislambert qu'il proclama officiel-

lement marraine du Régiment. Les vétérans lui offrirent un drapeau de la province de Québec qui, depuis, est présent dans toutes les manifestations d'amitié entre Normands et Canadiens.

De nombreux Canadiens reviendront et reviennent encore rendre hommage à leurs camarades reposant en terre française et revoir leurs amis français.

Des rapports très amicaux s'étaient établis à Douvres-la-Délivrande entre la population et le général-major Georges Francœur qui avait installé sa «caravane» sur la pelouse du château de M. Colin. Vingt ans plus tard, il fut reçu solennellement par la municipalité et les habitants qui gardaient un souvenir ineffaçable des jours vécus à ses côtés.

L'amitié franco-canadienne entraîna des mariages et certains Canadiens s'établirent en France, des Français s'installèrent au Canada. C'est ainsi qu'un soldat du Régiment de la Chaudière, nommé Gagné, amputé des deux jambes à la suite de blessures reçues à Rots, fit la connaissance de Catherine, fille des boulangers, avec laquelle il se maria. Jacqueline Lacour, de Gasson, épousa, le 8 septembre 1945, le soldat Marcel Gauvin, du Régiment des Fusiliers Mont-Royal. Sa sœur Renée se maria en mai 1946 avec Marcel Robidas, de Montréal, puis ses frères s'installèrent au Canada.

Évidemment, il s'agit là de Canadiens français, pour qui leur origine et leur langue sont primordiales.

En effet, si l'on établit une certaine hiérarchie de l'amitié entre les Français et les Alliés au cours des mois qui suivent le débarquement, on est obligé de constater que les soldats américains de couleur sont en bas de l'échelle, viennent ensuite les Américains et les Anglais; les Canadiens sont au sommet, mais les Canadiens français prennent place au sommet du sommet. Madame Suret, le 9 juin au soir près de Tontaine-Henry, résume cette dernière réalité en disant: «Le soir la population acclame ses libérateurs, mais ce sont des Canadiens anglais et la différence de langue nuit aux conversations. Cela ne nous empêche pas de leur faire comprendre combien nous leur sommes reconnaissants de nous avoir délivrés de l'ennemi». Et Louis Chéron, qui a aidé les Canadiens en 1944 et a été officiellement félicité par eux pourra écrire: «Si les Canadiens anglais et les Canadiens français s'accrochaient quelquefois, nos cousins du Québec nous sont parfois apparus comme plus «Français» que certains Français».

Pour terminer, pendant les combats, à proximité d'une ferme, un soldat canadien est tué. Un petit garçon de neuf ans prend la main de son père et va le contempler: le petit Français s'appelle Jean Levêque, le soldat canadien s'appelle également Jean Levêque.

## Références

SERVICE HISTORIQUE de l'ARMÉE de TERRE: Archives.

STACEY (colonel C.P.), *Armes, hommes et gouvernements, les politiques de guerre du Canada 1939–1945*. Publication du Ministre de la Défense nationale, Ottawa, 1970.

STACEY (colonel C.P.), *Histoire officielle de l'armée canadienne dans la seconde guerre mondiale* (3 vol.). Publication du Ministère de la Défense nationale, Ottawa, 1967.

MITCHELL (major Michael), Ducimus, *Les régiments de l'Infanterie canadienne*, Ottawa, 1993.

ANDREW (Bill MC), GRAVES (Donald E.), WHITBY (Michael), *Normandie 44 L'été canadien*. Art global, Montréal, 1994.

AMOUROUX (Henri), *La grande histoire des Français sous l'occupation*. (10 vol.) Robert Laffont, Paris, 1976–1995.

BEDARIDA (sous la direction de François), *Normandie 44 – Du débarquement à la libération*, Albin Michel, Paris, 1987.

CAMPBELL (Ian J.), *Abbaye d'Ardenne – Juin 1944*, Association des amis du Canada, Buron, 1984.

CHRÉTIEN (Guy), *Juno Beach – Les Canadiens dans la bataille*. Lafond, Caen, 1979.

COMITÉ «SOUVENIR JUNO», *La gazette*. Bulletin d'information n° 1 spécial, Caen, 1993.

DESQUESNES (Rémy), *Les Canadiens au secours de l'Europe*. Mémorial de Caen, 1993.

FLORENTIN (Eddy), *La Rückmarsh*. Presses de la Cité, Paris 1991.

HENRY (Jacques), *La Normandie en flammes*. Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1986.

JAMES (François-Alexandre), *Nos plus longs mois – J + 76*. Jean James, Charles Corle, Conde-sur-Noireau, 1994.

PIPET (Albert), *Mourir à Caen*, Presses de la Cité, Paris, 1974.

Témoignages divers (notamment ceux des membres de l'Union départementale des combattants volontaires de la résistance du Calvados).